

## Le kava est entré dans la ville, de Port-Vila à Nouméa

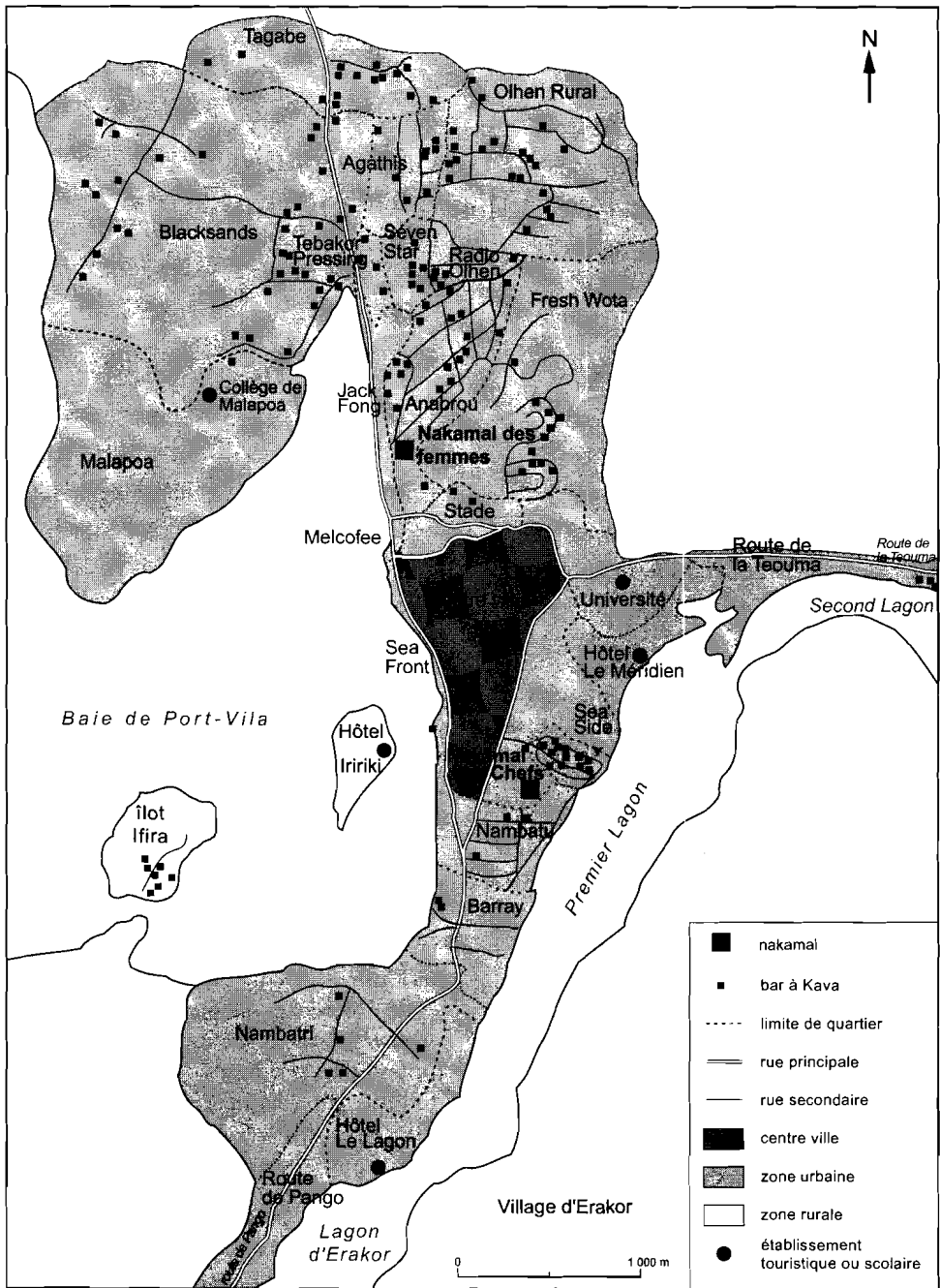
ANNABEL CHANTERAUD, GILBERT DAVID

### **Le kava de la tradition, le kava de l'indépendance**

Le kava est un arbuste de la famille des poivriers (*Piper methysticum* Forst.), cultivé en Océanie depuis 2 500 ans. Les racines, écrasées ou râpées, sont malaxées à de l'eau, puis pressées pour en extraire un breuvage épais, marron ou verdâtre, également appelé « kava ». À dose normale, le kava produit une agréable sensation de bien-être physique et moral, sans entraîner d'accoutumance. À l'époque précoloniale, le kava était consommé dans la majorité des îles formant actuellement le Vanuatu lors de cérémonies spirituelles ou coutumières. Au XIX<sup>e</sup> siècle, par mesure d'hygiène, mais aussi pour des raisons religieuses, les missionnaires presbytériens ont interdit sa consommation, jusqu'à l'éradication totale de la plante dans certaines îles.

En 1980, l'accession du Vanuatu à l'indépendance est marquée par de graves troubles politiques, notamment les tentatives de sécession de trois îles du pays (Santo, Mallicolo et Tanna), qui cristallisent l'opposition entre le Vanuaaku Pati (VAP) – parti des anglophones, dans leur grande majorité partisans de la souveraineté – et l'alliance des francophones et des coutumiers, représentant la structure tradi-

tionnelle du pays, et craignant l'hégémonie idéologique et politique du VAP, dirigé par le pasteur W. Lini (Charpentier, 1982 ; Bonne-maison, 1986). L'intervention des forces armées de Papouasie Nouvelle-Guinée rétablit l'ordre mais laisse les « vaincus de l'indépendance » en proie à l'humiliation et à la rancœur. Pour W. Lini, premier Premier Ministre du Vanuatu, une telle situation ne peut perdurer sans compromettre la mise en place du socialisme mélanésien, doctrine alliant principes chrétiens et valeurs culturelles traditionnelles, dont il entend faire du Vanuatu le modèle océanien (Huffer, 1993 ; David, 1997). L'heure de la réconciliation nationale a donc sonné et le kava va en devenir le symbole. Promu « boisson nationale », sa consommation est encouragée par le nouveau gouvernement, bien que l'Église presbytérienne et la plupart des petites Églises protestantes, qui supportent le VAP, continuent de l'interdire. Toute délégation étrangère en visite officielle à Port-Vila, capitale du pays, doit désormais se plier à la cérémonie du kava. Au-delà de ce geste d'ouverture envers les francophones et les coutumiers, le gouvernement consacre l'arrivée de la boisson traditionnelle et rurale dans le monde urbain, héritage de la colonisation, qu'elle va contribuer à « océaniser » en lui apportant une nouvelle dimension



Sources : Enquête personnelle, A. Chanteraud, déc. 95 - janv. 96.

Répartition spatiale des nakamal à Port-Vila en 1996

culturelle. Ainsi, le kava serait un des ferments de l'émergence d'une urbanité océanienne et d'une structuration spécifique de l'espace urbain, hypothèse que nous étairons à partir des exemples de Port-Vila et de Luganville au Vanuatu et de Nouméa en Nouvelle-Calédonie.

## Les *nakamal* dans la ville

### Port-Vila et Luganville

En 1957, Port-Vila comme Luganville compaient chacune moins de 1 500 habitants, dont 85 % de population allochtone (Benett, 1957). Port-Vila, siège du Condominium franco-britannique, vivait au rythme des deux Hauts-Commissariats « frères » et « ennemis », tandis que Luganville, où s'était installée l'armée américaine lors de la bataille de Guadalcanal, tentait de faire revivre les infrastructures abandonnées dès la fin des années quarante. L'une comme l'autre doivent leur essor à une succession de circonstances naturelles et économiques qui ont poussé les gens des îles à venir chercher du travail en ville. En 1979, les Mélanésiens forment 70 % de la population urbaine, mais la plupart d'entre eux se sont installés récemment et n'ont aucune culture urbaine. En 1980, quand Walter Lini accède au pouvoir, le pays demeure rural à 86,5 %.

Tous les efforts du nouveau gouvernement pour bâtir l'économie du pays vont porter sur les zones rurales qui concentrent les forces vives de la nation et d'où doivent émerger la renaissance mélanésienne, puis le socialisme mélanésien (David, *op. cit.*). À l'opposé, la ville, notamment Port-Vila, reste pour W. Lini l'émanation de la colonisation et du capitalisme international qui tendent à pervertir les valeurs traditionnelles et chrétiennes du peuple vanuatais. Dès lors, il était essentiel de transformer le tissu urbain, de l'océaniser pour mieux l'intégrer à l'espace national, mélanésien et rural. Le kava, qui jusqu'alors n'était bu qu'en milieu rural, va être un des instruments de cette poli-

tique et le *nakamal*, la maison où les hommes des îles du nord se réunissent et boivent leur kava, transposé en ville, va rapidement devenir pour les habitants de Port-Vila et de Luganville un lieu familier, géosymbole rappelant la fraternité de la communauté villageoise, qui désormais borne l'espace urbain.

Avant 1984, il n'existait que quatre *nakamal* à Port-Vila (Lamboll, 1988). Deux ans plus tard, on en comptait trente-huit (Lebot et Cabalion, 1986), en 1990, trois fois plus (Mangnall, 1990), pour un total de 162 à la fin de notre comptage, en janvier 1996, soit un débit de boisson pour 190 habitants. Le « taux de pénétration » des *nakamal* dans la population urbaine est sensiblement plus faible à Luganville, avec un *nakamal* pour 280 habitants. Mais l'expansion de la consommation du kava en ville est un phénomène beaucoup plus tardif qu'à Port-Vila. Sur la période 1991-1996, le nombre de *nakamal* a plus que triplé à Luganville alors que la croissance n'était que de 15 % à Port-Vila. À la fin de l'année 1996, les planteurs de la province de Penama (1) ont augmenté le prix du kilo de kava vert de 160-180 vatus (2) à 200 vatus, rendant plus difficile l'approvisionnement des petits *nakamal*. En tenant compte des répercussions de cette augmentation, nous pensons que le nombre des débits de kava va diminuer à Port-Vila et atteindre un ratio de l'ordre d'un établissement pour 250 ou 260 habitants, équivalent à celui de Luganville.

À Port-Vila, les premiers *nakamal* se sont implantés dans les quartiers de Seaside, proche du centre administratif de la ville, et de Tagabé, à la périphérie nord, non loin de l'aéroport. Depuis, ils ont essaimé dans l'ensemble de la

1. Le découpage du Vanuatu en six provinces date de 1994. La province de Penama regroupe les îles de Pentecôte, Ambae et Maewo. En 1993, cette région produisait à elle seule 70 % du kava du Vanuatu.

2. Le vatu est la monnaie locale, elle équivaut à environ 1 \$ des États-Unis.

ville. Seuls les quartiers des deux hôtels internationaux, les campus du centre universitaire et du collège anglophone de Malapoa, ainsi que le quartier sud de la route de Pango n'en possèdent aucun.

Les plus grandes concentrations de *nakamal* correspondent aux quartiers centraux de la périphérie nord de la capitale qui occupent une position d'interface entre les quartiers, plus proches du centre, où s'est déversé l'exode rural de la fin des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt, et les nouveaux quartiers accueillant les migrants fraîchement arrivés. À Luganville, la dispersion des *nakamal* est beaucoup plus faible qu'à Port-Vila. Sur les 14 quartiers que compte la ville, 7 n'en possèdent aucun. La consommation de kava se concentre essentiellement dans le quartier de Chapuis, à la sortie nord-est de la ville, et dans le « vieux quartier », plus central, de la Sarakata, densément peuplé. Avec respectivement 17 et 8 établissements, ces deux quartiers abritent les deux tiers des 37 *nakamal* de Luganville.

### **Nouméa**

Le kava n'a jamais été cultivé en Nouvelle-Calédonie ; il semble donc paradoxal que ce breuvage soit consommé à Nouméa. En fait, il s'agit d'un processus de diffusion d'une innovation d'ordre culturel, favorisée par la proximité géographique du Vanuatu. Ce sont des immigrants vanuataï qui, en 1986, ont introduit la consommation du kava en Nouvelle-Calédonie. Jusqu'en 1990, celle-ci est restée circonscrite à cette population et à un groupe de plus en plus étoffé d'Européens, récemment installés à Nouméa après un séjour de quelques années à Port-Vila où ils avaient été initiés au kava. De la rencontre de ces deux populations consommatrices naquit le besoin d'un lieu de consommation ouvert au public, qui se concrétisa entre 1986 et 1990 par l'ouverture à Nouméa de 4 *nakamal* à kava, gérés par un métis et trois Vanuataï, et situés en périphé-

rie de la ville (Ducos et seconde vallée du Tir), dans des quartiers à forte composante océanienne.

La fréquentation de ces établissements s'amplifiant, on a assisté en 1990 et 1991 à plusieurs tentatives d'implantation dans le centre de Nouméa et à l'arrivée de nouveaux acteurs, un Polynésien métropolitain et une femme, dans le commerce du kava. Deux ans seulement après la signature des Accords de Matignon qui avaient ramené la paix civile sur le Territoire, cette intrusion d'un symbole du mode de vie océanien au cœur de la cité fut mal accueillie par les Nouméens, pour qui le kava était totalement inconnu ou assimilé à un stupéfiant illicite.

Ce n'est qu'à partir de 1994 que l'on peut véritablement parler de « pénétration » des *nakamal* dans la capitale calédonienne. Parallèlement à l'ouverture de petits bars à kava, localisés dans les quartiers populaires de la périphérie et dans les squats de la ville en pleine extension (Dussy, 1997), on assiste à l'émergence de *nakamal* de grande taille, fréquentés par une clientèle plutôt d'origine européenne, et situés sur les principaux axes routiers de Nouméa, jusqu'au cœur de la ville lorsque les disponibilités foncières l'autorisent. Fin 1994, il y avait 16 bars à kava à Nouméa, 7 dans les communes limitrophes, 4 en province nord et 2 à Lifou. Trois ans plus tard, leur nombre est de 30 dans le grand Nouméa et de 35 sur l'ensemble du Territoire. On est désormais bien loin du modèle de consommation pratiqué de manière traditionnelle au Vanuatu : le kava fait de plus en plus d'adeptes, de nouvelles pratiques commerciales apparaissent, telles les grandes enseignes publicitaires en bordure de route ; les bars à kava ne se cachent plus et sont même devenus un lieu de rendez-vous « branché », pouvant recevoir quotidiennement une centaine de personnes, comme celui situé face à la mer dans le quartier de l'Anse-Vata, où s'organise le tourisme balnéaire.

## Le génie du lieu

Que ce soit à Port-Vila, à Luganville ou à Nouméa, la structure formelle du *nakamal* n'a guère d'importance, si ce n'est pour le législateur qui le considère comme un lieu de consommation public devant respecter les normes en vigueur. Que l'on boive le kava dans un *nakamal* des îles du nord du Vanuatu ou sous un banyan de Tanna, dans le sud du pays, l'atmosphère est la même : obscurité, aspect rudimentaire du lieu, calme et respect des autres. En ville, les Vanuatais retrouvent ce lieu hors du temps, ce refuge où tout semble immobile et où l'on ne bouge qu'avec lenteur et en silence. Il y a de la nostalgie à partager les émotions de ses ancêtres, des siècles plus tard, dans un monde où l'électricité et le gaz ont remplacé la lumière et la chaleur du feu, où les bruits de toutes sortes nous entourent et où le confort nous endort. Même à Luganville, où depuis deux ans, pour des raisons d'hygiène et d'espace, la province impose un même plan de construction à tous les bars à kava, cette atmosphère s'impose.

Si l'on interroge le consommateur nouméen sur ce qu'il y a de plus important dans un *nakamal*, il citera l'atmosphère et le cadre de consommation, juste avant les gens et le kava, alors que le Vanuatais s'attachera d'abord aux personnes et à la qualité du breuvage. Il ne faut pas se méprendre sur ces résultats à première vue contradictoires. Au Vanuatu, le cadre demeure essentiel, il l'est tellement qu'on l'oublie... Où qu'il boive, le Vanuatais retrouvera le même dénuement, le même manque de confort ; où qu'il aille à Port-Vila, il s'assoira sur une pierre ou sur une planche, comme dans le *nakamal* de son village. C'est ce style dépouillé, cette simplicité qui fait du *nakamal* urbain le trait d'union entre la ville et les îles, entre aujourd'hui et hier. Pour les hommes du Vanuatu, qu'ils soient ou non originaires d'une île où l'on buvait le kava, le

*nakamal* est un repère culturel. En ville, quand ils s'y retrouvent, les hommes partagent le souvenir des soirées villageoises et, grâce aux effets du breuvage, ils redécouvrent les valeurs de la proxémie<sup>(3)</sup>.

À Nouméa, la population consommant du kava est beaucoup plus diversifiée qu'au Vanuatu ; cette diversification s'amplifie d'ailleurs avec la croissance de la taille des bars à kava, et le cadre est bien souvent l'unique lien entre les consommateurs. Qu'il boive son kava sur une plage, sous le préau d'une maison en dur, dans une case en bambou, ou qu'il n'ait d'autres possibilités que de le boire dans une cabane en bois recouverte de tôles ondulées, le consommateur se laisse séduire par les constantes qui caractérisent cet espace de consommation. Il est plongé dans un passé effectif ou imaginaire, un univers perdu ou oublié où la prégnance de la nature à l'état brut réveille des émotions qu'il n'attendait plus. Le ciel, les étoiles, la fraîcheur de la nuit apaisent les tensions, inspirent et nourrissent les sens. Les souvenirs des soirées en tribu ressurgissent chez le Kanak ; l'envie de nature et d'exotisme sont comblés chez le Calédonien ou l'Européen, qui, l'espace d'un instant, conforte ses aspirations écologistes et culturelles et devient Océanien.

S'il y a encore quelques mois, à Nouméa, on pouvait boire son kava en souliers vernis sans craindre de les salir, ou s'asseoir autour d'un salon de jardin, sous un parasol en fin d'après-midi, en se gavant de gâteaux secs, aujourd'hui, ces lieux disparaissent ou sont délaissés. On ne va pas au *nakamal* comme on va au salon de thé, et on ne boit pas son kava comme on boit son pastis. Le rapport à l'autre n'est pas le même. Ni manières, ni éclats de voix ne sont les bienvenus, la convivialité est

3. Selon M. Maffesoli (1988), la proxémie est un concept symbolique qui exprime le partage d'expériences inter-individuelles agréables dans un espace restreint.

empreinte d'écoute, de neutralité et de respect. Aujourd'hui donc, à Nouméa, les nouveaux *nakamal* s'uniformisent, se débarrassent de leurs sièges en skaï, de leurs tables rondes, de leur carrelage, de leurs chapes en ciment, de leurs lumières tamisées, voire de leurs plantes vertes ; c'est comme si les tenanciers des bars à kava cherchaient à initier petit à petit le consommateur au rite du kava, en lui faisant prendre conscience de cette singularité architectonique nécessaire qu'est la nudité du décor. Toutefois, les dimensions de plus en plus vastes des *nakamal* représentent une puissante contrainte à la réalisation de l'étape suivante sur la route initiatique du kava que constitue la découverte de l'autre.

Au début du « phénomène kava », il y a environ cinq ans, à Nouméa, les *nakamal* étaient le seul lieu où des personnes des différentes communautés, de toutes classes sociales, de toutes origines, pouvaient se côtoyer le soir. La taille réduite du lieu rapprochait les consommateurs et, la magie du kava opérant, des liens se tissaient. Aujourd'hui, le fait que ce lieu accueille toujours une grande diversité de gens n'est pas remis en question, mais il semble malgré tout qu'avec l'avènement des grands *nakamal*, la magie du lieu n'opère plus de la même façon. Ces endroits offrent l'avantage d'être faciles d'accès et sont agrémentés d'un parking, mais ne se saluent plus en entrant que les membres de petits groupes qui s'installent chaque soir à la même place ou sous le même arbre. Malgré l'accueil du serveur, il semble que les valeurs en relation avec la proxémie s'estompent et qu'une ségrégation, consciente ou non, soit en train de naître. Cette transformation est sans doute due au succès grandissant du kava en Nouvelle-Calédonie, à la campagne médiatique sur les vertus de la racine, aux interrogations que suscitent chez le consommateur les sachets de poudre vendus dans les grands magasins... Phénomène nouveau, phénomène de mode

qui attire aujourd'hui plus de curieux, de snobs, qu'à ses débuts, où se cacher pour boire était presque une nécessité. Ce sont les valeurs du kava qui ne semblent pas comprises par les nouveaux consommateurs : l'écoute, l'ouverture, le respect d'autrui qui font partie du code de bonne conduite de l'adepte du kava. Ce code qui fait que l'on peut avoir ou non accès, à un niveau ou à un autre, à la culture mélanésienne, qui fait que ce lieu de passage prend ou non la valeur d'un territoire. Toutefois, si fausses notes et superficialité des rapports humains il y a, il n'en reste pas moins que cette superficialité agit en profondeur. Au delà des différences et des divergences qui l'opposent à son voisin, le buveur de kava souhaite ne pas porter atteinte à cet ordre nouveau, qu'il ne retrouve nulle part ailleurs, cet ordre qui l'englobe, le dépasse et le sécurise tout à la fois. Face au monde moderne et aux grandes questions politiques de l'époque, le *nakamal* est un havre de paix, un sanctuaire où il se sent bien et qu'il entend donc préserver.

### **Le nouveau territoire urbain**

Cette alchimie complexe d'émotions liées à des survivances du passé, à la prégnance de la nature, à la proximité des gens et aux effets du kava, ne peut se produire ailleurs qu'au *nakamal*. Au Vanuatu, la consommation de kava est l'activité favorite des hommes le soir venu. Aujourd'hui, tout le monde boit, et boit quotidiennement : 62 % des hommes de la capitale se rendent dans un bar à kava 5 fois par semaine, à tel point que 1996 fut l'année de tous les records : 6 000 tonnes de kava vert ont été bues au Vanuatu, dont le tiers par le marché urbain de Luganville et de Port-Vila où vivent un peu moins de 25 % de la population du pays. En 1990, la consommation nationale de kava était de 2 000 tonnes alors qu'elle était d'environ 250 tonnes en 1986. Plus qu'hier encore, les hommes du pays élisent domicile

en ces lieux de consommation. Même les jeunes femmes hésitent moins que leurs aînées à venir goûter l'ambiance dans les grands *nakamal* à kava de la ville, ceux où l'on peut fréquenter des étrangers.

La question n'est plus tout à fait pourquoi l'on va au *nakamal* mais tend à devenir pourquoi l'on boit du kava. Par ordre d'importance décroissante, les consommateurs cherchent à se détendre, à oublier leurs problèmes et à rencontrer des gens ; la Coutume et les vertus médicinales du breuvage ne sont pas oubliées, mais reléguées loin derrière. Au kava des années quatre-vingt, succède celui des années quatre-vingt-dix, celui de la génération urbaine qui découvre les inconvénients de la ville, qui a des préoccupations individuelles et qui partage mieux ses doutes et ses inquiétudes avec ses collègues de travail ou son cercle d'amis qu'avec sa famille ou sa communauté. Le kava aidant, les problèmes s'envolent. On se sent bien, on prend plaisir à être ensemble, à échanger des idées, des espoirs, on plaisante, on rit aussi, et on rêve... À Port-Vila, il n'y a quasiment plus de *nakamal* traditionnels, où seuls se retrouvent des hommes d'une même origine. Certes, on se présente encore comme étant de Tanna, de Pentecôte ou de Tongoa mais plus parce que la dureté des conditions de vie impose une vie communautaire et par respect des origines, que pour avoir réfléchi à sa nouvelle identité... Après plusieurs années de vie citadine, on oublie sa langue maternelle, on n'est plus l'homme d'une seule communauté, on se découvre d'autres liens, politiques, culturels, de travail ou de loisirs, qui structurent la société urbaine suivant d'autres affinités que la simple appartenance ethnique. De plus, quand on travaille, on prend goût à l'indépendance financière, on change de mentalité, on aspire à un nouveau mode de vie. Les membres de ces nouvelles tribus urbaines (Maffesoli, 1988) se retrouvent sur un autre territoire, ils fréquentent un

autre *nakamal* que celui du cousin, un *nakamal* où ils partagent de nouvelles émotions...

Jadis, en brousse, on appartenait à une place de danse et c'est là qu'on buvait le kava. À Port-Vila, de nos jours, on n'a pas de *nakamal* attiré, seulement 25 % des consommateurs disent être fidèles à un lieu de consommation. Certes, la proximité du domicile fait qu'on se replie d'abord sur les *nakamal* de quartiers, ceux d'un membre de la famille ; mais, si l'occasion se présente, si une voiture va en ville ou si un collègue nous invite après le travail, on profitera de la situation pour aller découvrir de nouveaux horizons. Se tisse ainsi, en dehors de l'espace familial entourant l'habitation et le lieu de travail, un nouvel espace vécu urbain, axé sur les *nakamal*. On va et on s'arrête là où le kava nous emporte, c'est le réseau des relations et le rythme des opportunités qui décident.

D'un point de vue démographique, avec respectivement 95 % et 89 % d'habitants de nationalité vanuataise, Luganville et Port-Vila sont devenues des villes mélanésiennes. Leur structure urbaine s'est également océanisée : partout, il existe des zones d'habitats précaires : d'anciennes maisons coloniales, en bordure du centre ville, des cabanes disséminées dans les quartiers plus périphériques et parfois des maisons traditionnelles avec leurs mini-jardins vivriers (Memestan, 1996). Quant aux *nakamal*, lieux de rencontre où s'affirme un nouveau tissu social, de plus en plus découplés des zones rurales, ils constituent un réseau essentiel de cette structuration des nouvelles villes mélanésiennes. Il y a environ dix ans, le kava est entré dans la ville et lui a insufflé sa propre urbanité...

### BIBLIOGRAPHIE

- Bennett (J.-M.), 1957. *Vila and Santo : New Hebridean towns*. Géographical Studies, Sydney, vol. IV.
- Bonnemaison (J.), 1986. *L'arbre et la pirogue : les fondements d'une identité. Territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu (Mélanésie)*. Travaux et documents n° 201 (1), Orstom, Paris 540 p.
- Chanteraud (A.), 1994. *L'émergence du kava en Nouvelle-Calédonie, du fait social au phénomène culturel*. Mémoire de D.E.A, U.F.P., Nouméa, 110 p.
- Charpentier (J.M.), 1982. « La francophonie en Mélanésie, extension et avenir ». *Anthropologie et Société*, 6 (2), Québec : 107-206.
- David (G.), 1997. « L'indépendance d'un micro-État, le pari du Vanuatu ». *Tiers Monde*, t. XXXVIII, n° 149 : 121-138.
- Dussy (D.), 1997. « Les squats de Nouméa, des occupations océaniques spontanées à la conquête symbolique de la ville en Nouvelle-Calédonie ». *Journal de la Société des Océanistes*, 103 (2) : 275-287.
- Huffer (E.), 1993. *Grands hommes et petites îles : la politique extérieure de Fidji, de Tonga et de Vanuatu*. Etudes et Thèses Orstom, Paris, 306 p.
- Lebot (V.), Cabalion (P.), 1986. « Les kavas de Vanuatu, cultivars de Piper methysticum Forst ». *Travaux et Documents* n° 205, Orstom, Paris, 234 p.
- Lamboll (R.), 1988. *Kava in Vanuatu : the advent of a cash crop*. Department of Agriculture, Vanuatu, 29 p.
- Maffesoli (M.), 1988. *Le temps des tribus, le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*. Méridiens, Klincksieck, Paris, 283 p.
- Mangnall (K.), 1990. « A new direction : Vanuatu changes course a decade later ». *Pacific Islands Monthly*, September, Auckland : 18-21.
- Memestan, J.F., 1996, *Les squats dans la commune urbaine de Port-Vila (Vanuatu), l'exemple du quartier d'Anabrou*. Mémoire de Licence d'Histoire-Géographie, U.F.P. : 55 p.

